

Parue dans la "Neue Zürcher Zeitung" du 14 novembre 1939... : Une interview fondatrice du général Guisan

Autor(en): **Rapin, Jean-Jacques**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **148 (2003)**

Heft 1

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-347086>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Parue dans la «Neue Zürcher Zeitung» du 14 novembre 1939...

Une interview fondatrice du général Guisan

Présentée par le Lt-col Jean-Jacques Rapin

En mars 2002, le colonel Hervé de Weck, présentant l'ouvrage d'Eric Werner, L'après-démocratie, écrivait ici même: «Avec zèle, les régimes occidentaux s'emploient à ce que la majorité autochtone de la population acquière une mentalité et des réflexes que les anthropologues définissent comme caractéristiques des minorités, soit une haine de soi, une tendance pathologique à l'auto-dénigrement et à l'auto-racisme. Les médias invitent sans relâche les autochtones à battre leur coulpe, à demander pardon pour des fautes, réelles ou imaginaires, dont les dirigeants politiques ou religieux proclament simultanément, sans crainte de la contradiction, qu'elles sont «inexcusables». Ces fautes ont été commises par les parents, les grand-parents ou des ancêtres encore plus lointains (...).»

Ces manœuvres répétées provoquent l'écœurement, la nausée. En fait elles traduisent l'une des grandes victoires du marxisme sur l'Occident: avoir su lui instiller mauvaise conscience de ce qu'il est et de tout son héritage. Récemment encore, le Centre Dürrenmatt à Neuchâtel invitait les de Rou-

let, Ziegler et consorts à se repaître de leurs sujets favoris, complaisamment relayés par la presse. Touchant la personnalité du général Guisan, ces propos atteignent les sommets du dénigrement gratuit et pervers.

La lecture de cette interview, récemment retrouvée dans des papiers de famille, parue le 14 novembre 1939 dans la Neue Zürcher Zeitung¹, est la meilleure des réponses à ces insinuations cauteleuses. A elle seule, et compte tenu de son époque, elle jette une lumière claire et positive sur l'homme et sur le chef. Elle établit, deux mois et demi après la mobilisation générale, une sorte de charte morale entre le peuple suisse et le chef de son armée.

L'armée suisse n'a qu'un général, le Général. Il n'incarne pas l'armée seulement, mais tout le peuple, son affirmation de soi, sa volonté de défense et de préservation de l'ordre et de la liberté. Il est beaucoup plus qu'un commandant de troupe - il est le symbole de l'esprit protecteur - et c'est sans doute pour cela que son portrait est si souvent reproduit.

Un secret d'ordre militaire est maintenu, concernant l'emplacement de son PC, quelque

part sur le Plateau, dans une vieille maison de maître au toit pentu de style français. La voiture qui m'y conduit par une allée défeuillée franchit le portail et s'arrête devant la demeure, au milieu du parc. Une sentinelle monte la garde, quelques ordonnances s'affairent, et c'est tout.

Après une brève attente, un adjudant m'accompagne dans la chambre de travail, un salon meublé avec goût de la brillante époque du patriciat bernois. Le commandant en chef me reçoit à sa table à écrire. Ma réponse un peu naïve à sa question sur le motif de ma visite provoque un léger sourire qui détend sa physionomie marquée par la gravité des événements de l'heure: «Je souhaiterais informer mes lecteurs sur la manière dont on commande une armée...» Car chacun peut se demander ce que fait le commandant en chef, comment il conçoit sa mission et avec quels moyens il l'exerce.

«Le Général doit être au courant...»

Le général Guisan me répond dans un allemand impeccable: «Le Général doit être au

¹ L'interview a été réalisée par le capitaine Hans Rudolf Schmid, chef du Bureau de presse du QG d'armée de novembre 1939 à la fin du service actif. Il est l'auteur du livre, Le Général, paru en 1975 aux éditions Ringier, qui fut un succès. Traduction autorisée par la Neue Zürcher Zeitung par Jean-Jacques Rapin. Le style parlé a été conservé.

courant de tous les problèmes majeurs du pays. Il n'y a pas que les problèmes militaires, l'économie de guerre est pour lui tout aussi importante. Un contact étroit avec le Conseil fédéral est donc nécessaire. Dans mon activité, je dois avoir une vue de l'ensemble, tout en gardant la hauteur de vue voulue.

«Pour la conduite de l'armée, je travaille avec peu de personnes – le chef de l'Etat-major général, le chef de l'Instruction, les commandants de troupe, c'est-à-dire les commandants des trois corps d'armée, les commandants des troupes directement subordonnées, les commandants de l'aviation et de la défense contre avions. Pour ce qui est de la conduite de la troupe, il est primordial que le Général ait un contact direct avec les commandants des corps d'armée. Je veux avoir l'armée en mains.»

Tous ces subordonnés viennent au Général avec leurs propositions et leurs requêtes. C'est lui qui décide et qui a le devoir de trancher les différends. Pour cela, le chef de l'Etat-major général et ses collaborateurs, le chef de l'Adjudance générale lui élaborent les bases nécessaires, en particulier pour les mouvements de troupes, les licenciements ou les mises sur pied, ordonnés en dernier lieu par le Conseil fédéral.

«Visitez-vous régulièrement la troupe?» «Sur deux jours, autant que possible l'un est réservé à la troupe. Je lui consacre donc la moitié de mon temps. Pour la conduite, ce contact personnel est irrempla-



çable. Malheureusement, pour des raisons de temps, il ne m'est pas possible de voir toutes les compagnies, alors même que je sais que la plupart des hommes aiment beaucoup que je les visite. La plupart du temps, je dois me contenter de sondages, ici une compagnie, là une fortification, pour avoir ainsi un regard sur le travail de la troupe. Je puis difficilement m'éloigner de mon PC plus d'un jour ou deux, sans quoi l'accumulation du travail en souffrance est trop considérable.»

«Quelle impression retirez-vous du travail de la troupe?»

«En général, mon impression est excellente. je constate partout un grand sérieux, de l'engagement, du zèle et de la compréhension dans le travail effectué. Les gens savent partout de quoi il s'agit. Et l'esprit de nos troupes est lui aussi excellent.»

«Existe-t-il encore beaucoup de différences dans le niveau d'instruction des divisions?» «Certainement, mais cela n'est pas essentiel. L'important, c'est l'unité de doctrine, l'unité de conception dans la conduite. J'ai émis récemment des directives, en particulier pour la

conduite du combat dans la défense afin de réaliser cette unité de doctrine. Elle existe dans l'armée, mais elle est encore à développer et c'est l'affaire du chef de l'Instruction.

«A mes visites à la troupe s'ajoutent celle que je fais aux autorités cantonales, auxquelles je tiens beaucoup. J'ai commencé par les cantons frontière et je vais poursuivre. La Suisse est petite, Mon capitaine, mais pour le Général, elle est grande.»

«Quelles sont les relations entre le Département militaire fédéral et les organes de conduite, après que la plupart des services de ce Département aient été placés sous vos ordres?» «Le Département militaire fédéral a aujourd'hui la mission de fournir le soutien nécessaire à l'armée. Vous le constatez dans le fait que le Service technique de guerre est toujours subordonné au Département, et non au Général. En revanche, pour tout ce qui est indispensable à l'accomplissement de sa tâche, que ce soient des armes, de l'habillement, des vivres, du carburant ou de l'argent, le Général le demande au Département militaire. Ce dernier est le fournisseur, l'armée le consommateur.»

L'emploi du temps du Général

«J'aimerais connaître maintenant votre emploi du temps.» «Comme le soldat, je me lève à la diane de six heures le matin. J'accomplis tout d'abord ma gymnastique quotidienne

habituelle. Après le petit déjeuner, je lis les rapports de l'État-major général sur la situation et quelques journaux. Ensuite je travaille à mon bureau et mes adjudants viennent l'un après l'autre pour un rapport. Avant midi ou au début de l'après-midi, je pratique de l'équitation. Après cela, je réponds à la correspondance. Je ne quitte pas ma table, le soir, sans que tout soit terminé. Parfois il est tard. J'ai très peu de temps libre.»

«Avez-vous choisi l'emplacement de votre PC ici, en pleine campagne, pour pouvoir travailler dans le calme?» «Je ne voulais pas m'établir dans un hôtel en ville. Pour moi, ancien homme de la terre, le calme et l'air sain de la campagne sont un besoin, surtout si je dois accomplir un travail aussi exigeant. L'éloignement du quartier-général de l'état-major de l'armée préserve ma tranquillité et l'on ne vient pas à tout instant frapper à ma porte.»

Le Général évoque ensuite en souriant ses conditions d'existence au PC. «Je vis ici avec mon petit état-major personnel. Nous formons une famille. Un cuisinier militaire est aux fourneaux. Je veux une cuisine très simple, de sorte que le temps réservé au travail n'en soit pas affecté.»

«Vous recevez, m'a-t-on dit, de nombreuses lettres.» «Oui, j'ai une grosse correspondance avec des gens de toutes conditions et de toutes les parties du pays, et il est répondu à chaque lettre. Souvent on semble croire que je suis le Bon Dieu ou un magicien, capable de satisfaire chaque vœu ou chaque désir. Beaucoup de demandes

proviennent de femmes de soldats. L'une voudrait que son mari bénéficie d'un congé, une autre, au contraire, voudrait le voir remobilisé parce qu'il se conduit mal! Une fille de paysan m'écrit: «Gardez le père, mais renvoyez-nous au moins le Fuchs... Les plus touchantes sont celles de petits garçons ou de petites filles, auxquelles je réponds si possible personnellement.»

La population civile

Nous parlons alors de la population civile, de l'agriculture, de l'industrie et de leurs besoins et je pose la question de savoir si notre population se rend suffisamment compte de la gravité de la situation.

«On devrait sans cesse rappeler à notre peuple que la situation d'aujourd'hui est infiniment plus grave que celle de la Première Guerre. L'Exposition nationale a renforcé notre fierté et notre sentiment national. Mais nous devons avoir devant les yeux que les armées des grandes puissances, ensuite de la motorisation, ont une extraordinaire puissance de choc, qui pourrait nous surprendre et être d'un très grand danger. Nous devons être constamment prêts à faire face à toutes les éventualités. Les sacrifices que supportent aujourd'hui les Suisses ne sont rien en comparaison de ce qui nous attendrait si notre pays devenait un théâtre de guerre.

«Autre chose encore. Dites à vos lecteurs que nous resterons neutres tant que nous nous comporterons en neutres. On



Le général Guisan à Pleigne (Jura).

bavarde beaucoup trop, on raconte des sottises dans les cafés, dans les gares, dans les trains. Chacun peut penser ce qu'il veut, et ceci ne doit pas changer. Mais les propos que l'on tient peuvent être entendus des nombreux étrangers qui vivent chez nous et de tels propos peuvent surgir de graves malentendus et par là, de graves dangers. C'est pourquoi notre population civile doit montrer beaucoup plus de modération quand elle exprime ses sympathies ou ses antipathies devant des inconnus. Au lieu de bavarder de la sorte, il serait plus utile que chacun se prépare – à tous points de vue, intérieurement aussi – à ce que le

pays et lui auraient à affronter en cas d'attaque ennemie, ce dont nous espérons que cela ne se produise jamais.»

La conversation se poursuit sur l'accueil que le canton du Tessin a réservé début novembre au Général. Malgré la neige, il s'y est rendu par le col du Gothard, dont la route fut ensuite fermée pour l'hiver. A Airolo l'attendait le gouvernement tessinois et, de là, ce fut comme un cortège triomphal jusqu'à Chiasso. Partout les enfants des écoles, les maîtres et les prêtres se tenaient au bord de la route pour l'accueillir en criant. «Evviva il Generale, evviva la Svizzera, evviva Gui-

san!» A Giornico, le Général dut s'arrêter devant le monument de la bataille pour saluer les enfants. Dans la région du Ceneri, à Bellinzzone, à Melide et à Mendrisio l'attendaient, à côté de la population, des unités tessinoises qui lui firent une excellente impression, et à Chiasso, il a visité le Corps des gardes-frontière.

«Dimanche dernier, vous avez assisté à la fameuse rencontre de football Suisse - Italie à Zurich. Etes-vous un ami du sport?» «Nos gens se sont courageusement battus. Ils sont tous soldats et je leur ai accordé à chacun un jour de congé supplémentaire. Le sport con-

tribue à l'entraînement de l'armée, s'il n'est pas exagéré. Je me suis toujours préoccupé de questions sportives et, personnellement, j'en apprécie les effets, l'ayant de tout temps pratiqué quelque peu.»

Le Général conclut: «La responsabilité de notre défense totale n'est pas légère à porter. C'est pourquoi la grande confiance et l'affection du peuple sont un puissant soutien pour moi.» Mon heure d'entretien est écoulée. Je prends congé selon les formes militaires et je remarque en sortant quelques officiers supérieurs qui se sont rassemblés dans l'antichambre et attendent une audience.

Comment exprimer ce que je ressens? Le destin de notre pays et de notre peuple, en ce temps de guerre, repose sur les épaules du Général, de cet homme dans la soixantaine resté jeune et vif. Sa force de caractère, l'absence d'allure hautaine, la chaleur humaine de ses propos impressionnent l'interlocuteur. Ce Vaudois simple, cultivé, intelligent est avant tout un commandant en chef qui prend en compte l'homme et le citoyen dans le soldat, sans rien retrancher; un chef qui use sagement de son pouvoir. Enfin une personnalité de qui émane une force rayonnante, jusque sur le dernier homme. L'homme le plus puissant de Suisse, son premier soldat.

Hans Rudolf Schmid

En complément à cette interview, le même numéro de la *NZZ* cite in extenso l'ordre d'armée créant la Section «Armée et Foyer» et définissant sa mission, ce qui n'est sûrement pas un hasard, si l'on songe à la dimension éthique, voire spirituelle que le général Guisan donne à la volonté de défense. Préoccupation qui ne l'a jamais quitté, comme en témoigne cette allocution du 28 décembre 1943 aux officiers de la promotion «Sempach»: «Commander, ce n'est pas seulement savoir, prévoir et vouloir. Commander – dans notre armée peut-être plus qu'ailleurs – c'est aussi et surtout croire: croire au pays et à son destin de liberté; croire à la force morale qui compense la faiblesse du nombre. Et pour cela, Messieurs, il faut parfois se rassembler, méditer, laisser parler son cœur (...)»².

C'est la même attitude qui lui fait tenir, dans son message radiodiffusé du jour du Nouvel-An 1941, donc à un moment particulièrement sombre, des propos qui sonnent étrangement à nos oreilles d'aujourd'hui, en particulier parce que l'on oublie de les replacer dans leur contexte: «Au seuil d'une année décisive, je vous donne cette consigne: pensez en Suisses et agissez en Suisses. Penser en Suisses veut dire ai-

mer notre beau pays, rester nous-mêmes, demeurer fidèles à ce que nous sommes, à la liberté séculaire de notre Suisse, une et diverse. Agir en Suisses veut dire servir son pays, respecter l'homme dans le voisin et l'étranger dans ses convictions, réaliser de plus en plus notre mission de solidarité civique, pratiquer l'entraide sociale, maintenir la qualité traditionnelle de notre travail. Demeurer Suisses, c'est aussi le seul moyen de tenir. C'est à ce prix seulement que nous sauverons notre indépendance»³.

Les temps ont changé, bien sûr, et profondément. Mais au lieu de salir la mémoire de cet homme, il n'est peut-être pas inutile de se pencher sur son exemple. Plus encore, il faut replacer son action dans un contexte plus large, en la comparant, par exemple, au climat politique et militaire dans lequel la France vit sa «drôle de guerre», dès septembre 1939 et comment elle aborde l'attaque allemande de mai 1940: aux combats des chefs Gamelin – Georges – Weygand s'ajoute l'incurie des gouvernants: le Cabinet tombe le 9 mai au soir, et le 10 mai, jour du déferlement des blindés sur ce qui va devenir la percée de Sedan, la France n'a pas de gouvernement. Est-ce cela que préfèrent nos relecteurs de l'histoire?

J.-J. R.

² Cité par Hans Rudolf Schmid p. 94.

³ Ibidem.